

« Savage / Love »

Pierre Popovic

Number 71, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (1994). Review of [« Savage / Love »]. *Jeu*, (71), 163–166.

des œuvres qui se sont affranchies d'un sens univoque, pour laisser le champ libre à la multiplicité des interprétations, au jeu libre des sensations du spectateur.

Aussi, avec *Bras de plomb* (comme avec *les Males Heures* et *la Tentation de la transparence*) le spectateur est-il aux prises avec une œuvre ouverte, prête à être déchiffrée. Selon que le voyeur, paisiblement assis dans la salle, se laisse emporter par l'énergie évolutive du danseur, ou selon qu'il y résiste, il y saisira des images, des émotions, et même des « histoires » différentes ; un homme-oiseau, une sensation de mort imminente, la lutte d'un homme captif et enchaîné, les gestes précaires d'un être perdu, l'affranchissement d'un homme, etc.

Un spectacle de danse, une infinité de voies pour les gestes, des interprétations plurivoques, des espaces minimalistes qu'accompagnent souvent des gestes eux aussi minimalistes, des bras présents, absents, fluides ou rigides, qui s'offrent au spectateur.

Et que dit le spectateur dans tout ça ?

Rien, parce que son rôle à lui c'est d'être attentif à la charnière de cette rencontre, entre la circulation de sens par le geste de Paul-André Fortier et l'espace visuel de Betty Goodwin.

Andrée Martin

« Savage / Love »

Texte de Sam Shepard et de Joseph Chaikin ; traduction : Pierre Legris. Mise en scène : Paula de Vasconcelos ; décor et accessoires : Raymond-Marius Boucher ; costumes : Jean-Yves Cadieux ; éclairages : Jean-Charles Martel ; son : Marc Dessales. Avec Nathalie Claude, Chris Heyerdahl, Diane Langlois, Sylvie Moreau, François Papineau, Leni Parker, Marcel Pomerlo et Paul-Antoine Taillefer. Production de Pigeons International, présentée au Théâtre la Chapelle du 24 mars au 16 avril 1994.

De l'inachèvement

Soit cet enchaînement, au milieu des sourires et des rires de l'assistance : un grand bonhomme dégingandé s'habille en cow-boy ; on sent qu'il aime cela ; sans que rien ne s'interrompe, quatre machinistes / décorateurs de théâtre — le lieu du spectacle est en effet un théâtre, mis à nu, avec son cadre de scène, ses artifices et ses accessoires apparents — arrivent et prennent leur pause ; ils installent un magnétoscope et se mettent à regarder un film western ; le grand dégingandé susdit trépigne de joie, perturbe leur pause, devient volubile, veut partager sa connaissance du genre et son plaisir, commente le film à grand renfort de gestes, et cause et cause... en norvégien ; une fois la séance de projection finie, le frétilant héros enchaîne en pastichant ou en parodiant — mais avec une distance à la fois amusée et inquiète vis-à-vis de sa propre capacité de séduction — la dégaine de quelques grands séducteurs hollywoodiens. Ce déplacement de regard, ce décalage des langues, des lectures et des cultures, ce délayage des rencontres entre les symboles et les imaginaires, ce sont les lignes de vol de Pigeons International. Poursuivant un remar-

quable travail inauguré il y a quelques années par *Du sang sur le cou du chat* (1987) — ont suivi *le Cri* (1988), *le Réverbère* (1990) et *Perdus dans les coquelicots* (1991) —, cette compagnie a su se doter d'un style, d'une personnalité et, surtout, d'une pensée dynamique du théâtre et de la création, uniques sur la scène montréalaise.

Savage / Love, de Sam Shepard et de Joseph Chaikin, est composé d'une série de monologues. Refusant toute totalisation, cette écriture fragmentaire suggère que, en dépit du titre, « l'amour » n'est pas le thème de la pièce, mais qu'il en est le point de résonance, le temps de transit, le lieu d'étincelles. Et celles-ci brilleront chacune à leur tour sans jamais s'abolir dans un feu unique. C'est donc une diffraction de mots, de phrases, de bouts poétiques, de petits récits, de propos interloqués qu'il s'agit de mettre en scène et de lier les uns aux autres tout en leur gardant leur instantané, leur

autonomie. Nul autre metteur en scène que Paula de Vasconcelos n'aurait pu mieux s'acquitter de cette tâche en faisant preuve d'autant de sens du théâtre, d'intelligence et de vitalité. Après que les machinistes / décorateurs laissent le plateau libre (ils sont en scène à l'entrée des spectateurs, lesquels ont eu droit auparavant, comme d'habitude, à quelques roucoulements de pigeons — voyageurs — dans les salles d'attente), le spectacle s'ouvre sur la vision d'un jeune couple en plein désarroi : les deux protagonistes (Paul-Antoine Taillefer, Sylvie Moreau, énergiques et justes) se déchirent parmi les gravats et les débris, se querellent, s'accusent tour à tour, se menacent de mort. Ce sont tous les débats inhérents aux rencontres actuelles de l'amour et de la jeunesse en une ville américaine quelconque, et toute la charge émotive qui les accompagne, que donne à entendre et à voir ce prélude, tiré d'une autre pièce de Shepard (*Cowboy Mouth*). Pour les deux amants, l'apaisement ne



Chris Heyerdahl.
Photo : Louis Taillefer.



Paul-Antoine Taillefer
et Sylvie Moreau.
Photo : Louis Taillefer.

viendra qu'après que leur propre violence les aura épuisés, et commencera alors vraiment la « *West love and loneliness story* » de *Savage / Love*.

L'Amérique ? Elle sera présente, omniprésente, tout au long du spectacle. Elle n'en est cependant pas la toile de fond mais l'horizon de sens et de rêve, le réservoir d'images et de gestes à reprendre et à réinventer. Quelle Amérique ? Manifestement, ni celle des journaux télévisés ni celle de la dernière guerre du Golfe. Mais une Amérique rendue à ses veines mythologiques ou, en d'autres termes, une Amé-

rique devenue notre plus récente antiquité, avec ses claquettes de comédie musicale, ses grands espaces (la scénographie donne tout le volume requis aux gestes et aux jeux), ses majorettes, ses cow-boys, ses déserts (suggérés), ses saloons, ses cris de coyote et de loups le soir au fond des plaines (à quelques reprises, l'un ou l'autre des personnages hurle passionnément à la lune, créant une version — drôle ! — *made in America* d'« Au clair de la lune »), ses soliloqueurs, ses chants et ses chansons, ses *square-dances* et ses « steppettes », ses rodéos (une amoureuse capture au lasso l'objet de son hymen et se le ficelle dans toutes les règles de l'art) et ses boulevards des rêves brisés où il fait si bon errer en ruminant quelque amour morte. Ces cordes mythologiques vibrent cependant en harmonie avec ce que j'appellerai, faute de mieux et de façon toute provisoire, la touche latine ou la faconde baroque de la mise en scène et de la scénographie, ce fond implicite de rouge vif, cette circulation de couleurs et de tonalités qui irrigue le travail de Vasconcelos. Entre l'horizon de jeu que profile cette Amérique de théâtre¹ et l'amour, toute une variété de médiations sont installées. L'une des plus parlantes et exemplaires est celle de la flèche : en des tableaux très beaux et denses, soulignés par des musiques toniques, les personnages sont frappés par une flèche suscitant une image qui conjoint la flèche de Cupidon, la flèche du western et toutes les flèches du désir et de la tentation (on songe entre autres à la célèbre toile de Tintoret).

Savage / Love ne propose évidemment pas de l'amour une conception monovalente et congelée. Ce sont toutes les formes de la grammaire du sentiment et du désir amou-

1. Le public est en prise directe sur le *show* : il peut voir, puisque le cadre de scène est à découvert, comment on fait tomber la pluie ou la neige.

reux qui sont effeuillées, en commençant par leur verso : la solitude, l'isolement, la désolation. Mais le spectacle est drôle ; ou plutôt, il dégage cette aura de bonheur qui est le signe de la vraie réussite théâtrale et artistique (quel que soit le sujet de la pièce vue d'ailleurs). Les séquences défilent : de la passion à la rêverie érotique, du jeune amoureux timide qui n'a rien osé dire mais qui avait tout dans le regard et dans les mimiques à la *blue-jean girl* au *chewing-gum* ravageur, de l'entrepreneur au rigolo, de l'hétéro au gai et du lesbien au narcissique, de la séductrice active à la femme délaissée, de l'évanouissement (suivi du baiser-réveil au bois dormant) au couple nu et endormi, du duo débalancé (un saxophoniste surplombant de sa plainte une majorette à trombone) au solitaire qui confie tout à sa machine à écrire, du silence des yeux à la loquète amère, etc. C'est grâce au mouvement créé par les liens entre les séquences que la mise en scène donne sens aux textes de Shepard et de Chaikin² et livre le point de vue sur le théâtre qui est ici magistralement défendu. Une musique, un son, un geste, un déplacement, un jeu d'éclairage, une transformation d'accessoire, un rythme de jeu qui se décompose et se transforme, tels sont les passerelles, les relais, les torsades qui viennent accorder et raccorder les fragments. Ce théâtre-là ne va pas de valeur en valeur, ne se déroule pas de façon axiologique et linéaire, il ne fait pas reposer le sens sur la communication d'un « message » mais sur les cycles de son battement, sur les pulsations de l'envoûtement qu'il génère. Ainsi, même si du prélude tiré de *Cowboy Mouth* à la fin de *Savage / Love* se parcourt un chemin qui va de la déchirure spectaculaire à l'apaisement intime, la façon de lier les éléments du spectacle montre que rien ici n'est de l'ordre du définitif, du figé, du prescriptif (de l'idéologique), que rien ne se résume aux certitudes établies une fois pour toutes et aux distinctions

sommaires. La solitude ne s'abolit pas avec l'amour, et l'amour n'achève pas la solitude ; ce qui importe, c'est la tension, l'élan, le mouvement, en un mot : l'inachèvement. La façon dont se déploie le théâtre de Paula de Vasconcelos, comme une sorte de danse pleine d'appétences, d'appels, d'invitations mais aussi de dérives, de différances³, allègue que l'amour, le théâtre et la vie ne sont libres que sous le signe d'un inachèvement toujours recommencé. On s'en doute, une telle conception du théâtre interdit tout confort aux comédiens. Chargés de soutenir et de constamment relancer le rythme, tenus de lier le geste et la parole au même degré de nuance et de précision, ceux-ci n'ont pas droit au repos des postures statiques ou aux recettes éprouvées du cabotinage. La distribution de *Savage / Love* est à la hauteur du défi. Leni Parker et Marcel Pomerlo confirment qu'ils disposent d'une palette de nuances ainsi que d'une sensibilité et d'une précision de jeu exceptionnels, et trouvent en Nathalie Claude, Chris Heyerdahl, Diane Langlois, François Papineau, Paul-Antoine Taillefer et Sylvie Moreau des compagnons à leur mesure.

Pierre Popovic

2. Et, à vrai dire, les rehausse et les relève parfois très fortement.

3. Entendons par « différance » le report indéfini du sens.